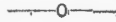


De la Littérature Tunisienne Contemporaine

par

Mongi CHEMLI



« Nous donnons un sens à la littérature.
Nous la comprenons autrement que jadis, et
notre esprit aspire à des horizons nouveaux. »

A. CHABBI

(De l'Imagination Poétique).

Dès les premiers siècles de l'Islam, l'Afrique du Nord a connu une vie intellectuelle intense dont nombre d'œuvres représentatives, dans maints domaines, nous sont parvenues. A titre d'indication, citons Ibn Rachiq, poète et critique littéraire qui vécut à Kairouan au XI^e siècle (J.-C.); Ibn Rochd (Averroès des Latins) philosophe, qui vécut au XII^e siècle (J.-C.) en Andalousie et au Maroc; Ibn Khaldoun, historien et philosophe de l'histoire, qui, né à Tunis en 1332 (J.-C.) vécut successivement en Tunisie, en Algérie, au Maroc et en Egypte, et prit à tâche d'écrire l'Histoire de l'Afrique Septentrionale, précédée d'une longue et magistrale préface « Les Prolégomènes », où il a tracé les grands principes de l'évolution de la société humaine et étudié, avec une sagacité combien pénétrante, les grands faits sociaux et même économiques.

Nous avons là — il est aisé de le constater — des auteurs qui sont beaucoup plus penseurs qu'ils ne sont hommes de lettres. En ces penseurs, résidait l'originalité culturelle de l'Afrique du Nord médiévale. Puisque à cette époque la poésie — aussi bien en Orient qu'en Occident arabes — était dans l'ensemble un livre oral relatant la gloire de la tribu ou du parti, ou un « diadème pour la femme... »

Il n'est point de notre propos d'étudier cette littérature. Nous nous proposons seulement de brosser un tableau de la littérature contemporaine tunisienne en langue arabe.

Franchissons donc, d'un seul bond, le morne espace qui sépare la mort d'Ibn Khaldoun (1406) du milieu du XIX^e siècle; puisque cet espace incarne des siècles, sinon d'une grave déca-

dence culturelle, du moins d'une desséchante stagnation littéraire, voire intellectuelle.

Donner une idée bien générale — et par là-même incomplète — de la littérature tunisienne à notre époque, en présenter quelques aspects, en tracer quelques courants : voilà notre but.

Il n'est pas aisé — pourquoi le dissimuler ? — de parler de la littérature tunisienne contemporaine. C'est qu'une étude synthétique suppose qu'il y a eu, au préalable, des monographies diverses et nombreuses. Je m'explique : comment pourrions-nous parler de la littérature romanesque, de la poésie ou du théâtre en Tunisie, sans avoir des études précises sur les différents aspects de cette production littéraire.

Or jusqu'à présent de telles études sont peu nombreuses. Aussi, dans notre recherche, fatalement limitée quant aux résultats, nous aurons essentiellement recours aux textes.

En Tunisie, deux centres principaux ont maintenu vivantes la culture et la langue arabes : la traditionnelle université de la Zitouna d'une part, et le Collège Sadiki, fondé quelques années avant le Protectorat français, d'autre part. Dans l'esprit de son fondateur, le ministre réformateur Khéréddine, cette institution devait être un institut d'enseignement supérieur moderne, entendons un foyer où serait effectuée une modernisation profonde de la culture arabe en Tunisie.

Notons, sans détails, que ce collège a su maintenir à côté de l'enseignement du français tel qu'il est dispensé dans n'importe quel lycée français, un enseignement arabe selon les méthodes modernes. Aussi a-t-il fourni à la Tunisie une élite intellectuelle rompue à toutes les sciences contemporaines et connaissant aussi bien l'arabe que le français.

AVANT L'INDÉPENDANCE : L'ARABE, SYMBOLE DE RÉSISTANCE.

Nous nous contenterons ici de citer un passage finement pensé de M. Jacques Berque, dans son livre « Le Maghreb entre deux Guerres » :

« ...Si la France des institutions, écrit-il, se fait trop souvent retardatrice de la France révolutionnaire, elle se montra encore plus hostile à la renaissance de l'arabe. La Conférence Nord-Africaine de 1929 avait prescrit une enquête sur la diffusion de l'idiome coranique. En mai 1930, aux Délégations financières, l'administration rejette un vœu tendant à

l'enseignement de l'arabe à l'École Primaire. Dans son terrible rapport sur la « diglossie », W. Marçais commence par poser les difficultés que la langue arabe, du fait de son génie sentencieux et gnomique a éprouvées pour devenir une langue de culture médiévale. (Car il n'oublie pas le médiéval.) D'abord par emprunt aux grammairiens syriens et aux philosophes grecs, comme aujourd'hui par emprunt à l'Europe. A ce jeu, l'arabe, pense Marçais, a multiplié son ambiguïté plutôt que sa précision. Les critiques, fondées sur le plan de l'analyse grammaticale, le sont moins sur celui du dynamisme social : les langues sont chose, elles sont aussi tendance. Il semble que le grand arabisant, à l'époque, ait sous-estimé les forces de transformation et d'adaptation. Il conclut à un « recul de l'arabe écrit en Tunisie comme en Algérie ». Même il évoque, à un terme plus ou moins lointain, une disparition de l'arabe dialectal. »

Et M. Jacques Berque poursuit :

« Ce passage sévère ne passa pas inaperçu. En décembre 1931, en effet, se tenait à Tunis un Congrès comportant une grosse participation musulmane... La presse arabe mène dure campagne contre la présidence de W. Marçais. La protestation s'étend à une intelligentsia depuis longtemps francophone, mais qui voit en l'arabe classique un symbole de résistance » (1).

Cette offensive — il faut le souligner — s'était déclarée en Tunisie avant les années 30. En effet les vagues d'étudiants tunisiens revenus de France l'avaient déjà engagée : celle de Chedly Baccouche et Mustapha Kaak, celle du Dr Materi, celle de Bourguiba et Belhawân; toutes ont contribué à une prise de conscience nationale, progressivement, mais solidement; toutes ont ouvert la voie à une transformation de l'expression et à une adaptation de l'arabe aux exigences de la pensée moderne. Dans le domaine littéraire, ce renouvellement de la langue se manifeste dans l'enseignement — cours ou conférences — dispensé au Collège Sadiki et à l'institut de la Khal-douniya. Ce qui permit la naissance d'une littérature marquée, pour une grande part, du cachet de nationalisme. Nous pouvons y distinguer trois courants essentiels.

Le courant traditionaliste.

Ses représentants sont généralement formés par la Zitouna. Conservateurs, ils sont fascinés par l'âge d'or de la littérature arabe et prônent le retour au « passé glorieux » et la résurrection de la tradition littéraire arabe. Ils montrent en effet un engouement pour la forme au détriment du fond, une prédilection marquée pour la prose rimée, une propension délibérée à la poésie

(1) *Le Maghreb entre deux Guerres*, Edition du Seuil, 1962, pp. 385 et suiv.

archaïque ou *qaṣīda*. En bref, leur idéal était la réalisation du classicisme dans la pure tradition littéraire arabe.

Toute création, sur le mode littéraire, était à leurs yeux crime inexpiable, et tout modernisme devait confiner à l'impiété.

Chanter la gloire passée des Arabes, dénoncer la décadence des musulmans, stigmatiser le colonialisme et la civilisation occidentale, tels sont les thèmes essentiels de ce courant traditionnaliste représenté par des poètes tels que : Bel Hassen Ben Chaaban, Chedly Khaznadar et Hédi el-Madani qui s'écrie :

Je vous ai connus, ô compatriotes, semblables à des épées qu'on avait brandies.

Semblables à des monts altiers, pour réaliser vos aspirations;

Quoi donc ? Pourquoi vous complaisez-vous aujourd'hui dans un sommeil d'agonie ?

O gens de Tunis ! L'heure n'est plus aux rancunes !

Le courant modernisant.

Ses représentants sont également formés à la Zitouna; mais ils sont ouverts aux idées modernes et perméables à la pensée occidentale et ce, grâce à leurs lectures des ouvrages traduits des langues européennes à l'arabe, et à leur fréquentation des éléments formés au Collège Sadiki. Encore qu'ils soient attachés au riche passé arabe et aux valeurs spirituelles de l'Islam, ils demeurent réceptifs à certaines valeurs occidentales.

Ce courant a donné des poètes qui méritent mention : citons Saïd Abou Bakr, Bou Charbiya, Mustapha Khraïef, le grand Aboul-Kacem Chabbi qui exprime nettement son message en disant :

« Je maudis celui qui n'évolue pas avec le temps
Qui se contente d'une vie de pierre.

Voici l'Univers : plein de vie, il aime la vie,
Et méprise les morts, quelques grands qu'ils soient ! »

On doit enfin à ce courant un Tahar Haddad (1899-1935) qui chercha à contribuer à la réforme sociale par l'action syndicale et l'émancipation de la femme tunisienne et qui osa s'écrier :

« Assez ! les Arabes se contentent d'être toutes choses; ils se reposent

sur la vertu des aïeux; ils ont ainsi détruit en eux-mêmes les forces de renouvellement... tandis que leur propre science illuminait les autres... »

Le courant moderne.

Ses représentants sont issus, presque tous, du Collège Sadiki où ils ont reçu une formation arabe moderne et une formation française.

En 1945, ces modernes se groupèrent autour de la fameuse revue tunisienne « *Al-Mabahith* » (*Recherches*). Messadi, les frères Bakir, Ben Milad, Ben Salah, A. Abdesselem, S. Mazigh, M. Benhamida..., tous, à l'époque, jeunes novellistes, essayistes, dramaturges ou chercheurs, convaincus de la nécessité de réviser nos valeurs culturelles et littéraires en particulier, à la lueur de la culture occidentale. Dans cette pléiade, Messadi se distingue par une œuvre littéraire bien originale et se fait l'apôtre d'une production romanesque dont l'originalité consiste en une synthèse entre une langue arabe classique et pure et un sujet neuf. (Cette expérience est surtout nette dans son *Mawlid al-Nisyân* et *As-Sudd*).

A la veille de l'indépendance, et surtout depuis l'indépendance, la plupart de ces pionniers se trouvèrent engagés dans de lourdes responsabilités administratives et gouvernementales et s'éloignèrent de la production littéraire.

A PARTIR DE L'INDÉPENDANCE : LA RELÈVE

Les aînés « modernes » — le groupe d' « *Al-Mabahith* » — n'ont pu poursuivre leur production littéraire et faire connaître leur message davantage. Ils sont absorbés par l'administration de la Tunisie nouvellement indépendante. C'était inéluctable !

De jeunes écrivains cependant continuent — non sans force tâtonnements — l'effort de leurs aînés. C'est une jeune génération qui prend donc la relève.

Tenter de la juger semble trop tôt encore. Sans doute est-il possible de distinguer quelques aspects de sa production littéraire.

A la recherche d'une culture nouvelle.

Les revues tunisiennes assurent la publication de la nouvelle littérature.

La revue *Al-Fikr*, fondée depuis 1955, et qui paraît régu-

Mongi CHEMLI

lièrement depuis dix ans, définit la culture tunisienne à promouvoir en ces termes :

« La chose la plus importante dont nous devons nous préoccuper — outre l'effort pour faire revivre notre héritage culturel, le faire rayonner à l'intérieur et à l'extérieur, et développer les relations avec l'étranger — c'est d'élargir la notion de culture au delà d'une culture purement littéraire, jusqu'à une culture populaire... Nous devons nous soucier de tous les aspects de la culture : politique, civique, économique, technique, littéraire... Nous devons former la conscience professionnelle, éduquer les mœurs, et faire en sorte que le plus grand nombre de gens accèdent à un niveau culturel élevé » (2).

Parlant du même sujet, la revue *Al-Tajdid* (fondée en 1961 et dont 11 numéros ont paru), écrit notamment :

« La culture ne sera florissante que si notre vie sociale et économique l'est également... Notre pays est pauvre quant au nombre des hommes cultivés; pauvre aussi dans son ensemble, quant à sa valeur... Il est regrettable que nous nous contentions d'une culture d'élite... Notre siècle est le siècle du peuple, de la culture populaire » (3).

Les objectifs culturels ont changé, puisque les conditions politiques, voire psychologiques, ont changé. Aussi la réalité sociale, va-t-elle inspirer novellistes, essayistes et poètes.

On pourrait déceler, chez les écrivains de la jeune génération, trois tendances principales (4). Une première tendance, « sentimentale », est illustrée par de jeunes écrivains comme Rachid Al-Ghali et Tahar Watar : leurs œuvres expriment notamment les difficultés et contradictions relatives aux relations familiales dans une société encore traditionnelle, mais marquée désormais par le courant irréversible de l'évolution. La seconde tendance est caractérisée par son allure « patriotique » : ses représentants cherchent leur inspiration dans la lutte nationale. Ce sont, parmi beaucoup d'autres : Mohamed Fredj Chadly et Hassen Nasr. Enfin, la troisième tendance, celle du « réalisme social » s'exprime dans les œuvres d'écrivains, tels que Taïeb Triki, Mustapha Fersi, Mohammed Rachad Hamzaoui : ces

écrivains s'intéressent à la vie du peuple tunisien : fellahs, ouvriers, fonctionnaires..., et ils expriment les contradictions sociales qui caractérisent la vie de ce peuple.

La tendance réaliste existe donc. Encore qu'il soit nécessaire de définir le réalisme dont il s'agit... La production littéraire tunisienne, dans son ensemble, découvre l'art de la description pittoresque, la couleur locale et l'évocation du passé, les vues politiques. Mais nous sommes souvent en présence de documents romancés. On ne saurait bien comprendre l'œuvre littéraire tunisienne d'aujourd'hui, si l'on ne constate pas, dès le début, qu'elle est destinée à paraître dans une revue, voire dans un quotidien. Se servir du récit pour exprimer autre chose : cela reste à faire... Cela se fera sans doute, puisque le monde de l'homme de lettres, en Tunisie, n'est plus en repos. Puisqu'il est à l'heure du dégel !

(2) *Al Fikr*, février 1962, p. 1. Traduction de Michel Lelong dans IBLA, 1962/I, p. 49.

(3) *Al-Tajdid*, janvier 1962, p. 2. Traduction de Michel Lelong dans IBLA, 1962/I, p. 50.

(4) Dans un récent article Salah Garmadi a présenté ces différentes tendances. Cf. Salah GARMADI, *Al-qissa fi Tunes mundu l-istiqlâl min hîlâl al-magellat al-tûnusiyya*, dans *Hawliyyât al-gâmî'a al-tûnusiyya* (Annales de l'Université de Tunis), 1965, n° 2, pp. 75-133.